

galerie laurent godin

WANG DU
Press release

GALERIE LAURENT GODIN - 36 bis rue Eugène Oudiné, 75013 Paris
+33 1 42 71 10 66 www.laurentgodin.com info@laurentgodin.com

Le Quotidien de l'Art

Mardi 30 avril 2019 - N° 1713

VENTES

**Enchère millionnaire pour
Canova à Monte-Carlo**

p.5

BLOCKCHAIN

**Artory lève 7,3 millions
de dollars**

p.6

MONACO

**artmonte-carlo, des ventes solides
sans précipitation**

p.7



NOMINATIONS

**Adrien Meyer à la tête
des ventes privées
chez Christie's**

p.4



SALON DE MONTROUGE

**Aïda Bruyère mène
la liste des prix**

p.5

Environnement, Trump et féminisme : 12 œuvres d'art de la Fiac qui s'emparent de l'actu

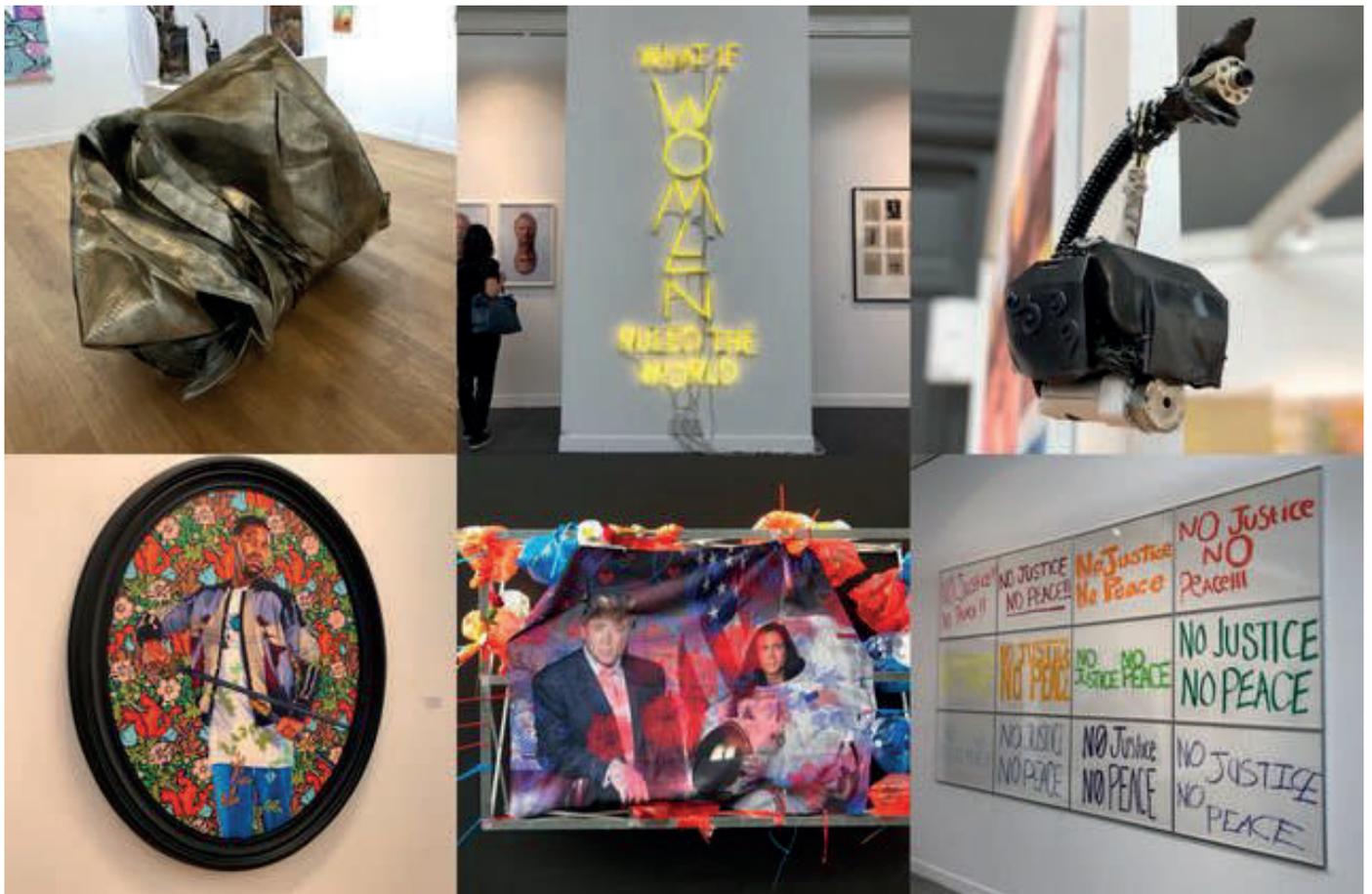
Publié le vendredi 19 octobre 2018 à 6h03

par [Julien Baldacchino](#) @Gubalda

Partager



Comme chaque année, la Fiac, qui a commencé ce jeudi à Paris, met en avant la création contemporaine. Parmi les artistes représentés, si certains cherchent l'abstraction ou la poésie, d'autres ancrent leur travail directement dans l'actualité.



Une partie des œuvres exposées à la Fiac 2018 © Radio France / Julien Baldacchino

Pour les visiteurs amateurs d'art contemporain, la Fiac 2018 s'ouvre sur une reproduction grand format (et lumineuse) par Stefan Nikolaev du porte-bouteilles utilisé par Marcel Duchamp dans les années 10 ou sur une vidéo de Théo Triantafyllidis mettant en scène un pigeon et un bretzel. Pas franchement en prise avec l'actualité.



"China Daily" de Wang Du © Radio France / JB

Né en Chine en 1956, Wang Du, qui fait partie de la génération de la Révolution culturelle chinoise, vit en France depuis les années 90. Sa sculpture *China Daily* représente **une page du quotidien chinois du même nom, déchirée et froissée**. Elle existe en plusieurs exemplaires tous disséminés, pour symboliser l'éclatement et le sur-dimensionnement de l'information en Chine.

Galerie Laurent Godin

ArtsHebdo | Médias

LE SITE D'INFORMATION DÉDIÉ À L'ART CONTEMPORAIN

Art Cologne, la cinquantaine dynamique

✍ Samantha Deman

🕒 26 avril 2017

📌 Foires et salons & festivals, Pluridisciplinaire

Sa première édition, en 1967, réunissait 18 galeries ; 50 ans plus tard, Art Cologne en accueille près de 200, dont les établissements français Samy Abraham, Jean Brolly, Laurent Godin, Suzanne Tarasiève et Daniel Templon. La doyenne des foires d'art moderne et contemporain ouvre aujourd'hui les portes d'une 51^e édition qui fait la part belle aux grands noms du marché de l'art comme à la scène émergente de la création internationale, notamment à travers une nouvelle section baptisée « Neumarkt » (Nouveau marché). Le directeur d'Art Cologne, Daniel Hug, revient sur l'histoire de la foire et ses ambitions actuelles.

ArtsHebdoMédias. – Comment expliquer, selon vous, qu'un événement majeur tel que Documenta ainsi que la toute première foire d'art soient tous deux nés en Allemagne ?

Daniel Hug. – Les fondateurs d'Art Cologne, les galeristes Rudolf Zwirner et Hein Stünke (galerie Der Spiegel), se sont inspirés de Documenta ; plus précisément, c'est lors de la troisième édition de la manifestation, en 1964, qu'a germé l'idée de créer un rendez-vous similaire, mais qui présenterait un ensemble de galeries diverses plutôt qu'une sélection d'artistes. Le but de l'organisateur et commissaire de Documenta, Arnold Bode, était de proposer une série d'expositions mettant en lumière un art qui avait été banni et jugé dégénéré par les Nazis. La première Documenta a plus particulièrement mis en avant l'art abstrait « progressiste » des années 1930 et 1940, la deuxième a réuni des représentants de l'art moderne et de l'art contemporain. Il faut se rappeler qu'avant la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne, et surtout Berlin, étaient au cœur de la scène artistique internationale, la capitale allemande ayant peu ou prou remplacé Paris au cours de la République de Weimar. Mais la montée du National Socialisme a vite mis fin à cette situation. L'ampleur de la purge qui s'ensuivit est à lier directement avec la montée de New York sur la scène mondiale de l'art au lendemain de la guerre et le repositionnement de Paris dans les années 1950 et 1960. Cela ne se serait jamais produit sans l'exil de nombreux représentants de la modernité et, notamment, toutes les écoles qui furent créées par leurs soins ; Josef Josef Albers et le Black Mountain College, Walter Gropius et la Harvard's School of Architecture ou encore Moholy-Nagy et la School of Design, pour ne citer qu'eux. Par conséquent, l'Allemagne a vécu quinze années de vide artistique : ceux, et ils étaient peu, qui n'avaient pas émigré ou été envoyés dans des camps d'extermination, n'avaient pas le droit de pratiquer leur art ; les nazis ont procédé au « nettoyage » des musées, les œuvres qu'ils estimaient dégénérées étant soit vendues, soit détruites et remplacées par des pièces d'art « allemand » : comprendre des œuvres figuratives s'inspirant de l'art classique, représentant l'Allemand idéal, labourant son champ, et autres images de propagande. Au lendemain de la guerre, Arnold Bode a entrepris de réintroduire l'art progressiste et abstrait auprès du grand public. Ce qu'Hitler avait tenté de détruire a soudain bénéficié d'une attention accrue ; c'est même habité par un certain sentiment d'urgence que les Allemands ont voulu mieux connaître cet art dont Hitler avait tellement peur.

Qu'est-ce qui caractérise Art Cologne et quels sont ses atouts ?

Art Cologne a gardé l'esprit insufflé par les galeries fondatrices, qui entendaient soutenir le marché de l'art allemand. Cela n'a rien à voir avec un quelconque nationalisme, c'est plutôt un raisonnement économique : l'Allemagne se place juste derrière les États-Unis en termes de nombre de galeries d'art. On en comptabilise entre 400 et 500, dont plus de 200 rien qu'à Berlin. Il y a de ce fait de grandes chances pour que la plupart des artistes de renom soient représentés dans une galerie allemande, en plus de leur galerie principale. Cela n'aurait pas de sens pour nous d'accueillir un établissement new-yorkais qui voudrait présenter des artistes allemands tels Albert Oehlen ou Jorinde Voigt, ou d'autres déjà représentés sur la foire par une galerie allemande. Cela nous positionne très différemment d'une foire comme Art Basel, qui n'a pas à gérer de problématiques de cet ordre vis-à-vis des galeries suisses.



Sonderschau est une installation signée Michael Riedel qui couvre sol et cimaises de l'entrée sud de la foire.

Comment s'organise le secteur « Neumarkt » inauguré cette année ?

« Neumarkt » a été pensé pour les jeunes galeries – moins de dix ans d'existence – et des projets d'expositions spécifiques. Au sein de cette nouvelle plateforme, trois formats sont proposés : un stand de 20 m² en cas de solo show, un autre de 30 m² où peuvent être présentés jusqu'à trois artistes et, enfin, une surface de 40 m² destinée à accueillir une exposition montée en collaboration par plusieurs galeries (sans condition d'âge). Nous accueillons cette année 18 solo shows ; 21 stands ont été attribués pour des accrochages collectifs et 15 dans le cadre des collaborations.

De quelle manière les galeries présentes sur le « Neumarkt » ont-elles été sélectionnées ?



Vue du stand de la galerie Laurent Godin. Au premier plan : Médecine interne, Wang Du, 2016.

Deux comités ont été constitués à cet effet, l'un pour les solo shows et les stands accueillant jusqu'à trois artistes, l'autre pour les projets collaboratifs. Le premier a réuni des membres du Comité consultatif de la foire – les galeristes Markus Lüttgen, Rob Tufnell et Kate Werblie –, le second était formé de deux curateurs institutionnels : Michelle Cotton (directrice du Centre d'art de Bonn) et Moritz Wesseler (directeur du Centre d'art de Cologne). Parmi les galeries sélectionnées, 15 sont allemandes (Berlin, Cologne, Dusseldorf, Hambourg, Munich), quatre viennent de Paris et de New York, trois de Londres, deux de Zurich, une d'Anvers, de Bruxelles, de Los Angeles, de Vienne, de Tallinn (Estonie), de Bucarest, de Tel Aviv, de Pristina (Kosovo), de Puerto Rico, de Varsovie et de Plovdiv (Bulgarie). Nous nous sommes efforcés de choisir les

projets les plus significatifs et les plus forts. Ce parmi quelque 300 dossiers de candidature.

Pensez-vous qu'une foire a un rôle à jouer vis-à-vis du grand public ou bien doit-elle se concentrer sur les collectionneurs ?

Bien sûr qu'elle a un rôle à jouer. C'est bien pourquoi il y a trois jours d'ouverture au public et seulement une journée réservée en amont aux professionnels. Notre devoir consiste par ailleurs à soutenir le marché de l'art allemand, à l'échelle nationale mais aussi régionale, c'est notre raison d'être pour ainsi dire. Tout en nous appliquant à proposer au public, essentiellement allemand, une vue d'ensemble du marché mondial actuel.

Quelles ont été, selon vous, les évolutions marquantes de ce marché depuis 50 ans ?

Il n'a pas tant évolué que ça. Il a un peu tourné au ralenti au début des années 1980, puis il y a eu un boom et il n'a quasiment pas cessé d'être en progression depuis, à part une ou deux corrections. Tous les 20 ans environ, une nouvelle partie du monde entre sur le marché de l'art contemporain. Certains s'y maintiennent, d'autres le quittent après un temps. Dans les années 1980, le Japon était incontournable et tous les gros acheteurs du haut du marché étaient japonais. À la fin de la décennie et jusqu'au début des années 1990, les Coréens ont à leur tour été très actifs. À l'époque, on qualifiait encore le marché de l'art d'international. Aujourd'hui, on le définit comme global. Internet a par ailleurs eu de réelles conséquences sur notre façon de « visiter » une galerie et a donné naissance à un marché très différent. Il est désormais possible de parcourir virtuellement des expositions à Londres, Paris et New York depuis n'importe où dans le monde. En conjuguant cela à la lecture régulière de comptes-rendus d'expos dans diverses publications, il est tout à fait envisageable de suivre les tendances les plus actuelles. Ceci dit, il reste essentiel, peut-être plus encore qu'auparavant, de se rendre dans les foires afin de rencontrer en personne les galeristes et de voir les œuvres pour décider quoi acheter.



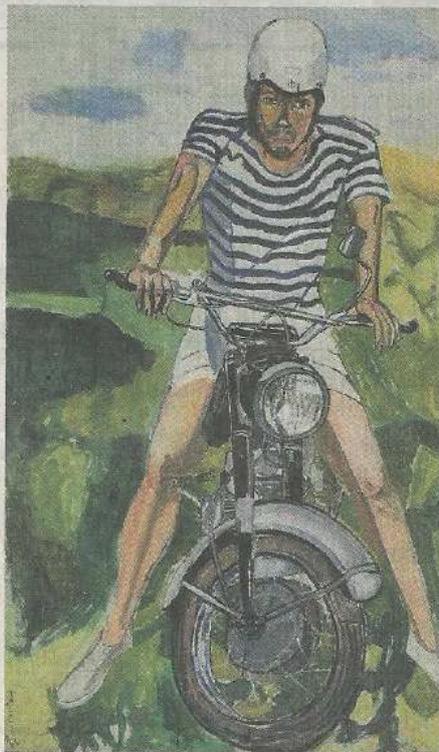
Vue du stand de la galerie Samy Abraham qui présente les œuvres de Bruno Botella et de Shila Khatami.

Wer sucht, der findet auch die besonderen V

Es herrscht ein wenig Nervosität im Messezirkus: Doch die 51. Art Cologne wird ihren

Die 51. Art Cologne war gerade eröffnet und noch kaum ein Werk verkauft, da drehten sich die Gespräche unter Ausstellern und Besuchern schon um künftige Messen – die es noch gar nicht gibt. Helle Begeisterung hört sich anders an, wenn unter den potentiellen Teilnehmern die Rede auf die Neulinge kommt, die in diesem Herbst an den Start gehen wollen: die „Art Berlin“ und die „Art Düsseldorf“, Erstere im Verbund mit der Kölnmesse, Letztere mit Unterstützung der MCH Group, der Schweizer Dachgesellschaft der unangefochtenen Marktführerin Art Basel (F.A.Z. vom 8. und 15. April). Konkurrenz mag das Geschäft fördern, so der Tenor, aber gleich zwei neue Messen in Deutschland auf einmal? So viel Zuwachs befördert auch eine gewisse Nervosität, die sich in Interviews Luft verschafft. Der Ton wird rauher: „Kolonialismus“ wirft Art-Cologne-Direktor Daniel Hug „den Schweizern“ vor. Die Art Basel wiederum fühlt sich zu Unrecht angegangen, sei sie doch in die „Entwicklung der regionalen Kunstmarktstrategie der MCH Group“ gar nicht involviert, wie sie den „Kölner Stadt-Anzeiger“ hat wissen lassen. Und stichelt ihrerseits mit der Versicherung, die Art Cologne spiele in ihren langfristigen strategischen Überlegungen keine Rolle.

Für ebendiese Art Cologne ist die Gemengelage ein geeigneter Zeitpunkt, Flagge zu zeigen. Und das bedeutet für die Traditionsmesse noch immer, ein gut informiertes Sammlerpublikum in einer dicht vernetzten Kunstlandschaft zu überzeugen: Die Klientel hier gilt als leidenschaftlich und kauffreudig, bezahlt aber nicht jeden Preis. Auf diese Käuferschicht zielen etliche interessante Teilnehmer, die jetzt zum ersten Mal auf der Art Cologne neue Sammler suchen – wie der Galerist Marian Ivan aus Bukarest. An seinem Stand im Obergeschoss, wo kleineren Galerien zu günstigen Konditionen eine gut sortierte Plattform geboten wird, lernt man den Performance-Künstler Paul Neagu (1938 bis 2004) und seinen „Anthropocosmos“ kennen. Nicht nur mit der Vermessung des menschlichen Körpers war der hierzulande kaum bekannte Rumäne im London der siebziger Jahre mehrfach in der Serpentine Gallery präsent. Als Lehrer am Royal College of Art zählten Antony Gormley, Tony Cragg und Rachel Whiteread zu seinen Studenten. Eine Auswahl an Zeichnungen und Objekten kostet bei Marian Ivan bis zu 58 000 Euro.



„Médecine interne“, Katz' und Ratte von Wang Du, fast zwei Meter hoch: 160 000 Euro bei Laurent Godin, Paris – Alice Neel, „Hartley on the Motorcycle“, 1966: 1,2 Millionen Dollar bei Aurel Scheibler, Berlin

Fotos Galerien/VG Bild-Kunst, Bonn 2017 (1)

Ebenfalls auf esoterischem Pfad, aber im Techno-Look der Gegenwart, ist der 1984 geborene Krystian Truth Czaplicki unterwegs. Die Galerie Piktogram aus Warschau widmet ihren Stand dem Breslauer Künstler mit einer Installation, in der die Obsessionen von Fitness und Körperhygiene auf eine „psychotische“ Spitze getrieben werden (1800 bis 8500 Euro). Im Zeichen von German Pop steht die Kojé der Frankfurter Galerie Philipp Pflug Contemporary mit Malerei von Bettina von Arnim aus den Jahren um 1970 – darunter ein „Kyborg“ (ja, mit K), ein „Toxodont“ und ein „Galaktischer General“. Die Bilder kosten 10 000 und 24 000 Euro; acht von ihnen haben auf der Messe schon den Besitzer gewechselt. Einige Aussteller teilen sich den Auftritt, wie Max Mayer (Düsseldorf) und Essex Street (New York), die eine Fotostrecke des belgischen Konzeptualisten Jef Geys über die Tour de France und ihren Star Eddy Merckx von 1969 anbieten (jedes Foto 2000 Euro).

In den Hallen im Erdgeschoss erläutert uns der aktuelle Documenta-Teilnehmer Daniel Knorr ausführlich seine Methode, Abdrücke von urbanem Terrain, wie etwa einem Parkplatz, zu nehmen und daraus farbige, gerasterte Bildobjekte zu machen; ein solches Werk bietet die Wiener Galerie Nächst St. Stephan für 24 000 Euro an. Von Anne Imhof, der Künstlerin des Deutschen Pavillons bei der anstehenden Biennale in Venedig und eigentlich als Performance-Größe eingeführt, stammen große, schwarz lackierte Tafeln mit tiefen Kratzern; solches Neo-Informel kostet an den Wänden von Daniel Buchholz (Köln/Berlin) 36 000 bis 48 000 Euro. In der Nachbarschaft trumpft der Neuzugang Gagosian Gallery mit einem durchkuratierten Stand auf, der Chris Burdens Spätwerk „Buddha's Fingers“ gewidmet ist. Die Galerie von David Kordansky (Los Angeles) zeigt gestische Abstraktionen des Kaliforniers Jon Pestoni für je 38 000 Dollar. Die New York School der fünfziger und sechziger Jahre bildet das Angebot von Hollis Taggart: Der Galerist aus dem Big Apple stellt in Europa weniger bekannte Größen des Abstrakten Expressionismus vor, wie Norman Bluhm und Paul Jenkins (48 000 bis 75 000 Dollar); für „Das Ventil“, ein frühes Bild von Roy Lichtenstein aus dem Jahr 1954, verlangt die Galerie 150 000 Dollar.

Eleni Koroneou aus Athen bietet Bild-Assemblagen des diesjährigen Biennale-Teilnehmers Yorgos Sapountzis für je 8000 Euro an: Er sei der einzige griechische

Art Cologne bekommt Konkurrenz

Direktor Daniel Hug plant Kunstmesse in Berlin und kritisiert gleichzeitig Basler Beteiligung an der Art Düsseldorf

Heuberger Bote · 27. apr. 2017 · Von Christoph Driessen

(dpa) - Bis Samstag steht Köln wieder im Zeichen der Art Cologne. Dabei richtet sich der Blick schon jetzt in die Zukunft: Im September soll in der Hauptstadt erstmals die Art Berlin steigen, und im November folgt die Art Düsseldorf – sehr zum Missfallen der Kölner.



Der deutsche Kunstmessemarkt ist in Bewegung. „Die Art Cologne kennt keinen Stillstand und entwickelt sich jedes Jahr ein Stückchen weiter“, sagte Direktor Daniel Hug zur Eröffnung der größten deutschen Kunstmesse. Er spielte damit auf das Vorhaben an, zusammen mit Berliner Galeristen eine neue Kunstmesse in der Hauptstadt zu gründen, die Art Berlin. Sie soll im September erstmals stattfinden.

Harte Kritik übte Hug an der Schweizer Messegesellschaft MCH Group, die mit der Art Basel die weltweit führende Kunstmesse betreibt. Die Art Basel – oder genauer die dahinter stehende MCH Group – ist überaus erfolgreich. Nicht nur in der Schweiz, sondern weltweit. Sie hat blühende Depandancen in Miami und Hongkong begründet und expandiert mit sogenannten Regionalmessen eifrig weiter. So ist MCH nun auch bei der Art Düsseldorf eingestiegen, die im November erstmals veranstaltet werden soll. Beobachter halten es für möglich, dass sich die Art Düsseldorf mit schweizerischer Unterstützung zu einem Konkurrenten der Art Cologne entwickeln könnte.

Hug sieht Regionalität gefährdet

MCH wies die Vorwürfe von Hug am Dienstag zurück. „Die MCH Group hegt keine Absicht, neben der Art Basel in Basel, Miami Beach und Hongkong eine weitere Art Basel zu entwickeln“, teilte Kommunikationschef Christian Jecker mit.

„Der Schweizer Messegesellschaft geht es nur um kommerziellen Erfolg“, wettet hingegen Hug, ein in der Schweiz geborener Amerikaner. „Kunstmessen sollten den Kunstmarkt reflektieren, spiegeln – und nicht beeinflussen. Wenn die Schweizer nun aber überall in der Welt Ableger gründen, dann haben sie eine solche Macht über den Kunstmarkt, dass das viel regionale Kultur verdrängt. Das ist auch eine Form von Kolonialismus.“

Diesen Vorwurf weisen die Schweizer natürlich zurück: Außer der Art Basel in Basel, in Miami Beach und in Hongkong seien keine weiteren Ableger geplant, und die Beteiligungen an Regionalmessen seien etwas ganz anderes, stellte Christian Jecker klar. „Die Art Düsseldorf wird eine eigenständige Messe bleiben.“

Neue Kunstmesse in Berlin

Der 48-jährige Hug hat allerdings gerade selbst einen Deal eingefädelt: Die Art Cologne will zusammen mit Berliner Galeristen eine Kunstmesse in der deutschen Hauptstadt begründen, die Art Berlin. Dabei war eine Berliner Kunstmesse bisher immer das Schreckgespenst der Kölner. Man fürchtete einen gefährlichen Rivalen, die Atmosphäre war gespannt.

Jetzt aber sucht Köln den Schulterchluss mit jener Stadt, in der es zwar sehr viele Künstler, aber ziemlich wenige Käufer gibt. Es ist die alte Geschichte: arm, aber sexy. Berlin sei der aktuelle Hotspot der Kunst, Köln das traditionelle Kunsthandelszentrum, sagte Kristian Jarmuschek, Vorsitzender des Bundesverbands Deutscher Galerien und Kunsthändler (BVDG). Wenn man das zusammenbringe, berge das Potenzial.

Berlin könnte am Ende als lachender Dritter aus dem Kunstmessenkampf hervorgehen. Wenn es tatsächlich gelingen sollte, eine profitable Kunstmesse in der Hauptstadt zu etablieren, hätte Berlin seinen Anspruch als Weltkulturmetropole endlich auch kommerziell untermauert.

La clinique du monde

15 Oct - 21 Jan 2017

Vernissage le 15 Oct 2016

GALERIE LAURENT GODIN - GALERIE 2

WANG DU

L'exposition « La clinique du monde » à la galerie parisienne Laurent Godin présente des sculptures, photographies, peintures et installations de Wang Du. Un ensemble d'œuvres qui sont autant de métaphores des maux du monde contemporain.



Wang Du, Vue de l'exposition "La clinique du monde" (détail), 2016.

Photo : Yann Bohac. Courtesy de l'artiste et de la galerie Laurent Godin



Avec l'exposition « La clinique du monde », c'est un large panorama de l'œuvre de l'artiste chinois Wang Du qui est présenté à la galerie Laurent Godin. Sculptures, photographies, peintures et installations explorent la société de consommation de l'information et de l'image.

« La clinique du monde » : lieu de diagnostic des maladies du monde

Deux sculptures en marbre, taillée chacune en un seul bloc, figurent deux cercueils recouverts d'un drap ou d'un drapeau. Sur l'une d'elles, on devine sous le tissu les lettres ONU en relief et sur l'autre, les lettres OTAN. Ces deux œuvres intitulées *Morgue (ONU)* et *Morgue (OTAN)* sont deux exemples de la démarche qui a présidé à l'exposition. Intitulée « La clinique du monde », celle-ci repose sur une nouvelle exploration du monde par Wang Du qui ne voit plus en lui une œuvre d'art mais un patient atteint de multiples maladies que rien ne semble pouvoir guérir. Car ce qui pourrait soigner tel organe va détruire tel autre. « La clinique du monde » est le lieu de diagnostic des maux du monde où chacun d'entre eux est l'objet d'une métaphore. Celle symbolisant les organisations internationales est la morgue.

L'obsession de la sécurité nationale, la guerre provoquée, les batailles pour le monopole des ressources énergétiques, la menace nucléaire, la violence sociale, le vol des richesses par une minorité, les enjeux écologiques, la compétition pour coloniser d'autres planètes, la matérialisme et le consumérisme croissants, les crises migratoires, ou encore le mélange entre commerce et culture sont quelques unes des plaies identifiées par Wang Du.

Les œuvres comme autant de métaphores des maux du monde

Accrochées par rangées sur des câbles qui forment un plafond de plus en plus bas jusqu'à rejoindre le sol, 999 photographies en couleur de personnalités politiques, de gourous sectaires et de foules exaltées forment l'œuvre *Psychiatrie & cardiologie*, métaphore de la politique et du fanatisme. Un tableau à l'huile de six mètres de large, sur lequel un lapin en peluche et un buste masculin, tous deux aux organes génitaux disproportionnés, volent dans un beau ciel bleu parsemé de nuages, au milieu de divers jouets érotiques. Le titre de l'œuvre, *Cantine*, indique une autre métaphorisation opérée par Wang Du au sein de « La clinique du monde » où la cantine d'hôpital devient le symbole du sexe.

Ainsi, de métaphore en métaphore, le monde est exposé tel un corps malade dont la vue est devenue insoutenable. Chaque œuvre est un de ses organes dissocié des autres et analysé comme sur une table de dissection.



Les journaux froissés de Wang Du sont des sculptures monumentales et ses pièces historiques, déjà présentes dans les grandes collections internationales. (Photo VD).

Après 4 mois de production intense avec une équipe de 6 personnes, il a disposé le lieu comme un monde clos hospitalier avec ses départements délimités par de longs voiles blancs. À chaque département de soins, correspond une œuvre ou une série d'œuvres dont le sens plastique est à la fois cinglant, humoristique et philosophique. Ainsi, dans le *Service ORL*, trois de ses célèbres journaux froissés devenus d'énormes bronzes (un collectionneur belge a aussitôt acheté la presse arabe ainsi compactée de (*Les Modes*) Asharq Al-Aswat, 27 septembre 2006). Ainsi, dans la *Cantine*, s'étale sur le mur une peinture XXL et ultra-sexe avec tous les sex-toys de service et les organes du monde pour rappeler les dessins des carabins en folie dans les réfectoires. Ainsi, à la *Morgue*, deux lincoils massifs en marbre recouvrent le cadavre de l'OTAN ou de l'ONU. Ainsi, en *Chirurgie*, 20 aspirateurs autonomes de 35,5 cm de diamètre recomposent la carte du monde et s'éparpillent dans toute l'exposition. Ainsi, dans *Médecine interne*, le chat géant, couleur chair, s'apprête à dévorer la souris, sa proie complémentaire. Bref, c'est spectaculaire et passionnant!

«Wang Du, La clinique du monde», Galerie Laurent Godin 2, au 36 bis avenue Eugène Oudiné XIIIe. Tél: 01 42 71 10 66 (info@laurentgodin.com).
Ouvret: jeudi, vendredi, samedi, 11h à 19h et sur rendez-vous.

• **Passer «Un dimanche à la galerie».** Le [Comité Professionnel des Galeries d'Art](http://www.comitedesgaleriesdart.com/) (<http://www.comitedesgaleriesdart.com/>) présente la 2e édition d'*Un Dimanche à la Galerie*, rendez-vous festif annuel pendant lequel 100 galeries accueillent exceptionnellement les visiteurs ce dimanche 27 novembre (de 12h à 19h), moment convivial de découverte et d'échange qui réunit galeristes, collectionneurs et grand public (chacun pourra voter pour le prix de la meilleure exposition sur le site de la manifestation). *Un Dimanche à la Galerie*, c'est une journée exceptionnelle et un parcours guidé dans des quartiers de l'art à Paris (le Marais, Saint-Germain-des-Prés et Belleville). Beaucoup, beaucoup à voir, de [Dominique Fiat](http://dominiquefiat.com/) (<http://dominiquefiat.com/>) (*Parcours* avec Hannah Collins, Philippe Gronon, Rut Blee Luxembourg, Ed Ruscha) et Alain Gutharc (*Transition*, Group show curated by Pedro Morais), à [Bendana-Pinal Art contemporain](http://www.bendana-pinel.com/fr/galerie/) (<http://www.bendana-pinel.com/fr/galerie/>) (*Naturisme et culturisme*, par Steven Le Priol), Éric Dupont (Pascal Convert) et Jérôme Poggi (Sophie Ristelhueber).

Après [Paris Photo 2016](http://www.parisphoto.com/paris) (<http://www.parisphoto.com/paris>), [Les Filles du Calvaire](http://www.fillesducalvaire.com/) (<http://www.fillesducalvaire.com/>) persistent et signent (*Atlas et Paradigmes*, Antoine d'Agata). La [Danoise de Paris Maria Lund](http://www.marialund.com/fr/) (<http://www.marialund.com/fr/>) attend les amateurs photo et de beauté fragile (*Earthworks*, Helene Schmitz). La galerie Mor Charpentier n'a peur de rien (*Spectres*, Fredi Casco, Teresa Margolles, Rosangela Renno).

C'est l'occasion de rattraper le temps perdu, d'aller voir [Respec](http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/11/09/03015-20161109ARTFIG00219-pistoletto-brise-la-glace.php) (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/11/09/03015-20161109ARTFIG00219-pistoletto-brise-la-glace.php>) de Pistoletto à la VNH Gallery (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/11/09/03015-20161109ARTFIG00219-pistoletto-brise-la-glace.php>), *Il était une fois Immendorff* et la folie rouge de feu Jörg Immendorff (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2015/05/22/03015-20150522ARTFIG00343-jorg-immendorff-la-peinture-malgre-tout.php>) chez Suzanne Tarasiève, les forêts sanctifiées de Chambord vues par le Coréen Bae-Bien-U (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2015/09/30/03015-20150930ARTFIG00231-photographie-la-coree-bien-en-cour.php>) à la galerie RX, *Corps Célestes* de Vera Pagava à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, *La femme visible*, sublime expo de Nathalie Seroussi dévoilée à la dernière Fiac (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/10/20/03015-20161020ARTFIG00307-fiac-2016-le-top-ten-du-figaro.php>) et *Dionysos* de Fabrice Anglade à la Galerie Pièce Unique.

Au programme, rencontres avec les artistes, découverte des expositions, performances, signatures d'ouvrages, visites commentées, brunchs ou encore vernissages. L'an dernier, la première édition a attiré 10 000 visiteurs!

Tout le parcours et le programme sur www.undimanchealagalerie.com

DAMN° ^(/)



**CHINESE ARTIST WANG DU ABOUT
THE STATE OF THE WORLD TODAY**

The Chinese-born, Paris-based artist Wang Du has made a metaphorical exhibition that is an indictment of the state of the world today. Titled 'La clinique du monde', it features a sequence of rooms, each situated behind a white curtain, that appropriates the identity of a clinic.

Each room borrows a medical term in order to refer to an aspect of the world. The United Nations and NATO are encased in marble inside the morgue – dead and belonging to a bygone era. A multitude of photos of agitated politicians and fanatics are in psychiatry and cardiology. Bronze sculptures of crumpled newspapers are in ENT (ear, nose and throat). Robotic turntables featuring maps whizz round on the ground – they are from surgery and represent war.

Chinese medicine is a market stall of fetishism paraphernalia, including cigarette butts, lighters, wine corks and plastic straws. Internal medicine stands for overzealous security – a cat attacking a mouse. Globalisation is considered as neurosurgery, represented by a cracked skull. Energy, expressed through an amalgamation of copper tubes housing a urinal, is urology. The hospital canteen is the place for sex – a painting depicting sex toys and body parts floating across the sky.

The installation satirizes the increasing chaos in our midst as a sick, tormented body, in desperate need of a surgical overhaul before humanity is dealt with a crushing blow. “In my eyes, the world was a work of art, today I see it more as a patient,” says the artist in a statement.

The exhibition is in Galerie Laurent Godin's second space, inaugurated last year, at 36 bis rue Eugène Oudiné, 75013 Paris.

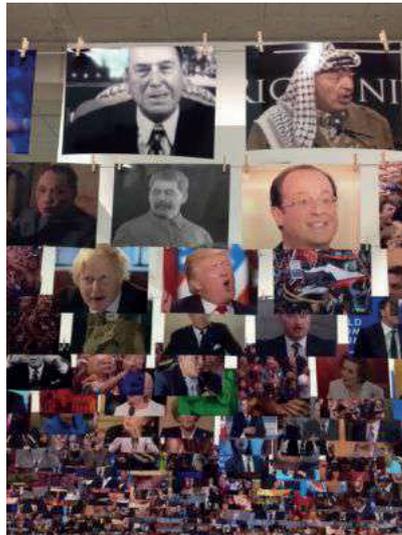
images: Wang Du, La clinique du monde - Galerie Laurent Godin, Paris - 2016 - (c) Yann Bohac





STILETTO.FR

Coups de foudre, coups de cœur, coups de talon



J'aime



Tweeter

G+1

Pin it

EDITO

04.12.2016

WANG DU, LA CLINIQUE DU MONDE

Wang Du

Un grand corps malade vêtu de blanc...On pénètre dans la galerie de Laurent Godin, comme dans un spa digne qu'imagina Philippe Starck au Royalton à Londres dans les années quatre vingt où chaque "pièce" est signalée par une pancarte blanche, "médecine chinoise", "chirurgie", "ORL". Certaines intriguent, comme "Morgue", ou "Médecine Chinoise". Derrière les rideaux blancs, des chambres très particulières. "A mes yeux, le monde était une oeuvre d'art, aujourd'hui je le vois davantage comme un patient...." affirme Wang Du, artiste chinois installé à Paris, arrivé dans la capitale au début des années quatre vingt dix, et devenu le témoin recycleur de tous les matériaux que rejette la planète au quotidien. "Guerres sans ennemis, compétition pour la colonisation de l'espace, évolution plus matérialiste et consumériste", autant de maux que le plasticien met en scène, comme s'il diagnostiquait toutes les formes de dégénérescences. Sculptures, photos de chefs d'état accrochées par centaines, planètes aspirateurs, vanité XL... L'étrange s'empare du lieu, s'imposant comme le dataworld de nos inconsciences. La pathologie est décidément au coeur de tout. Même des programmes hôteliers, comme celui du Como Shambala de Londres, où il est dit que "Jody Shield, une guérisseuse intuitive et experte en méditation, afin de les aider à dépasser leurs problèmes affectifs, financiers, de stress, d'anxiété et leurs blocages en général". Nous voici en proie à tous les expériences detox. Mais la force des artistes, à commencer par celle de Wang Du, "stocké" pendant neuf mois pendant la révolution culturelle de 1966, c'est de questionner, celle des nouveaux gourous du bien être, de prétendre offrir des réponses payantes et packagées.

Wang Du, Galerie Laurent Godin, 36 bis rue Eugène Oudiné, 75013 Paris.

PAROLES D'ARTISTE **WANG DU**

« Je vois le monde comme une succession de maladies »

WANG DU. LA CLINIQUE DU MONDE, jusqu'au 17 décembre, Galerie Laurent Godin, 36 bis, rue Eugène Oudiné, 75013 Paris, tél. 01 42 71 10 66, www.laurentgodin.com, jeudi-vendredi-samedi 11h-19h.

Wang Du s'empare du vaste espace secondaire de la galerie Laurent Godin, à Paris, afin d'y déployer sa *Clinique du monde* (2016). Dans cette vaste succession d'enclaves partiellement cloisonnées, s'enchaînent huit services hospitaliers pensés en relation avec autant de désordres qui minent le monde contemporain.

La Clinique du monde est-elle un lieu de constat des désordres du monde actuel ou un lieu de soin et de réparation ?

Soigner, je ne crois pas. Comment pourrait-on soigner tout cela ? Il s'agit ici de donner à voir mes propres points de vue. Je montre des phénomènes de la manière la plus objective possible, parfois un peu extrême sans doute, mais ce sont mes points de vue. Il y a en fait deux raisons à ce projet. La première est ce grand espace de la galerie, autrefois un entrepôt, qui

est très structuré. Il m'a donné envie de penser un projet global plutôt que de le remplir avec des œuvres existantes ; j'aime que ce soit lui qui ait amené quelque chose. La deuxième, c'est que l'art n'est pas seulement pour moi un objet esthétique, de luxe ou de mode, mais une sorte d'intervention vers la réalité, vers le monde, vers le vécu. Quand je regarde le monde, je le vois comme une succession de maladies, il y a des problèmes dans tous les sens. La galerie m'a donc semblé pouvoir être un lieu public transformé en une clinique, avec des espaces cloisonnés par des rideaux légèrement transparents accueillant différents services de médecine. Une structure s'est donc greffée sur celle existante, afin de reconstruire une architecture. Et ce dispositif crée une vision en deux temps entre des choses proches et d'autres qui apparaissent un peu lointaines.

Lorsque vous parlez d'objectivité, qu'est-ce qui est objectif ? Il n'y a jamais d'objectivité en effet et je ne le serai jamais. Mais comme il n'y a pas de véritable objectivité, j'ai envie de donner un point de vue le plus objectif possible. Il y a par exemple une

section « cancérologie », qui est en fait une morgue renfermant un diptyque en marbre figurant deux cercueils marqués « ONU » et « OTAN ». Selon moi, ces organisations internationales ne fonctionnent plus. L'Otan est d'ailleurs une structure issue de

« Cette exposition m'a permis de devenir plus libre

la guerre froide, dont on peine à voir aujourd'hui l'intérêt pour le monde. Le service « chirurgie » renvoie, lui, à l'idée de guerre, la guerre dans laquelle les corps finissent éclatés et en morceaux ; il y a ici des robots aspirateurs, qui se déplacent entre vingt morceaux d'une carte d'un monde fragmenté.

Plastiquement vous traduisez cela avec des expressions très diverses...

Ce projet a un petit avantage pour moi, car avec les différents

services, j'ai pu faire en effet des pièces distinctes avec des matériaux et des techniques variés, et donc des images très différentes. On trouve par exemple la grande sculpture du chat et de la souris [le service de « médecine interne » en lien avec l'idée de sécurité internationale] qui est quelque chose de classique dans mon travail : remodeler une image en trois dimensions. Mais sinon, on trouve dans cet ensemble une installation de la vidéo, des

sculptures en marbre, des photos, de la mécanique, du bois, etc. Cette exposition m'a permis de devenir plus libre. C'est un projet d'ensemble, mais ce sont finalement huit projets différents, sans esthétique globale traversant les œuvres.

À propos de la manipulation des images que vous évoquiez, qui tient aussi de la déformation, ces idées sont-elles en lien avec la rapidité de circulation des images aujourd'hui ? Oui bien sûr. Qui se concentre vrai-



Wang Du, *Médecine interne*, 2016, résine circa, 250 x 180 x 130 cm. Courtesy Galerie Laurent Godin, Paris. © Photo : Yann Bohac.

ment pour regarder une image ? Aujourd'hui, notamment grâce à la technique, il y a une déformation automatique de l'image. L'image est pour moi un sujet recadré, mis en page en petit ou grand format, etc. Tout cela fait participer à la déformation. Je dois redéfinir ce qu'est cette image et je me suis beaucoup consacré à cela. Il y a ici un service de « psychiatrie et cardiologie », dans lequel on trouve mille photos issues d'Internet mêlant notamment des discours d'hommes politiques et toutes sortes de fan club de footballeurs

ou de vedettes, qui pour moi sont des sortes de maladies. Je considère l'image comme du matériel.

Est-ce à dire qu'aujourd'hui une image ne peut plus avoir aucun lien avec la réalité ? Elle m'apparaît justement comme étant la réalité, car la réalité est passée et ce qui en reste c'est l'image. Elle est plus réelle que la réalité réelle, car la réalité réelle ne reste que dans l'imagination.

Propos recueillis par Frédéric Bonnet

LE MONDE SELON WANG DU

L'ARTISTE CHINOIS DE PARIS A FAIT JAILLIR DES SCULPTURES DES IMAGES PLATES DES MAGAZINES. PLONGÉ LE VISITEUR DANS UN « TUNNEL D'ESPACE-TEMPS ». CHEZ LAURENT GODIN, DANS LE XIII^E, IL TRANSFORME TOUT EN HÔPITAL DE L'ART.

PAR VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Wang Du, c'est une figure de la scène française même s'il est né en République populaire de Chine, à Wuhan, en 1956. Depuis qu'il s'est installé à Paris en 1990, ce grand gaillard coiffé comme un Comanche n'a eu de cesse de frapper fort les esprits. Au premier Palais de Tokyo de Jérôme Sans et de Nicolas Bourriaud, en 2004, il avait bousculé tous les usages par sa « Wang Du Parade #4 ». Le spectateur était invité à pénétrer dans son *Tunnel d'espace-temps*. Un vrai tunnel de métal où les programmes diffusés en direct par 64 chaînes de télévision du monde entier s'entrechoquaient et défilaient pendant toute la traversée de l'œuvre, noyés parmi des milliers de journaux d'information, immergés dans une fusion de langages de toutes provenances.

ET AUSSI

MAURIZIO CATTELAN
à la Monnaie de Paris (VI^e), jusqu'au 8 janv.
MEXIQUE 1900-1950
au Grand Palais (VIII^e), jusqu'au 23 janv.
FAMILY PICTURES
à la Maison européenne de la photographie (IV^e),
jusqu'au 29 janv.

Wang Du
(Les Modes)
Komsomolskaya
Pravda,
2006-2007.



Couper court aux discours pour revenir au sens est un art qui demande de la stratégie et de la tactique. Wang Du le fait en guerrier. La mise en espace d'une idée est sa seconde nature. Dans les 500 m² de la Galerie Laurent Godin 2, antenne d'ambiance new-yorkaise près de la porte d'Ivry, il a de nouveau tout chamboulé pour mettre en évidence l'envers du décor et les problématiques de notre temps, ce contemporain globalisé aussi bavard qu'anxieux. Le visiteur est invité dans « La Clinique du monde », un labyrinthe de voiles blancs qui découpent l'exposition en onze pièces comme autant de services hospitaliers. On commence gaiement, crûment, par la *Cantine*, avec une peinture immense, criarde et sexe qui entend rappeler les inscriptions et les dessins des carabins sur les murs de leurs réfectoires. Dans le *Service ORL*, les beaux journaux froissés d'hier sont devenus des bronzes monumentaux et précieux. Ils rappellent que l'hégémonie de la presse est un des chevaux de bataille de Wang Du, œil critique. Ici, la calligraphie arabe, là l'alphabet cyrillique de la *Pravda*, là encore les titres au libéralisme entier du *New York Times*. Ce sculpteur n'a pas son pareil pour utiliser comme une arme visuelle le rapport



GALERIE LAURENT GODIN
36 bis, rue Eugène-Oudiné (XIII^e).
TÉL. :
01 42 71 10 66.
HORAIRES :
jeu., ven., sam.,
11 h-19 h et sur RDV.
JUSQU'AU
23 déc.

d'échelle, surdimensionner le chat et le rat pour en faire deux monstres rose chair (*Médecine interne*). Ses deux gisants de marbre, qui dorment mortellement sous leurs suaires et s'en sont fait les sigles de l'ONU et de l'Otan, rappellent les gisants de Maurizio Cattelan, actuellement exposés à la Monnaie de Paris. Les drapés gris de la pierre tombent sur un sol froid (*Morgue*).

Plus étonnants, ses vingt aspirateurs autonomes de 35,5 cm de diamètre qui, ensemble, dessinent la carte géopolitique du monde (*Chirurgie*) et qui s'éparpillent comme des feux follets dans tous les services de cette « Clinique du monde ». *Psychiatrie et Psychologie* transforme en guirlandes de fête foraine 999 photographies couleur des puissants de ce monde, toutes grimaces en avant (Trump comme Hillary). Les petits fourbis des vies banales remplacent les secrets de la nature de la *Médecine chinoise*. Le tout est simplement sidérant, drôle et juste, dérangeant à point. ■

Matarazzo, l'esprit français de la cité

> CULTURE > ARTS EXPOSITIONS Par  Valérie Duponchelle | Mis à jour le 01/10/2014 à 12:07 | Publié le 15/09/2014 à 11:16



À Sao Paulo, l'homme d'affaires Alexandre Allard a transformé un hôpital du XIXe siècle en séraill multiculturel. Oubliée la déroute de la Coupe du monde de football, les artistes passent à l'offensive.

Bienvenue à la Cidade Matarazzo, bulle hors du temps avec son architecture mélancolique digne du beau XIXe siècle italien, au cœur de **Sao Paulo** et de ses buildings d'affaires lisses comme des miroirs. Un demi-million de Paulistes y sont nés. Depuis vingt ans, cet ancien hôpital au stuc jaune paille, construit par la dynastie Matarazzo pour la communauté italienne, est resté abandonné, bâtiments et jardins, échappant contre toute attente à la spéculation immobilière de la mégalopole (l'aire urbaine est chiffrée à 22 millions d'habitants). Il y a, dans ce lieu étonnant et désuet, une présence fantomatique qui rappelle les Giardini désertés



Talents éclectiques

«Ces lieux ont une force inexploitée, une âme, une énergie qui, si elle est bien utilisée, est créatrice d'une valeur formidable. On le voit bien dans cette Cidade Matarazzo: ce que l'exposition a d'extraordinaire, c'est le lieu. La même exposition dans un hangar, avec les mêmes super-artistes, c'est juste **Art Basel** en un peu plus sauvage!», analyse l'entrepreneur venu du «monde dématérialisé et virtuel» qui a conçu sa Cidade Matarazzo «comme un portail». Tous les talents et les compétences y nichent et s'y télescopent pour un bien commun inattendu. Sa devise de businessman? En culture, tout se digère, dit la papesse de l'art brésilien Lygia Clark (1920-1988) dans son manifeste anthropomorphique. Bienvenus donc, les musiciens: Giberto Gil, l'un des pères du mouvement tropicaliste et ancien ministre de la Culture, le chanteur français M, le beau Nigérian Keziah Jones, inventeur du funk acoustique. Ils ont fait de la soirée d'ouverture un événement digne de la «Demolition Party» plutôt rock'n'roll du Royal Monceau, à Paris, en janvier 2008.

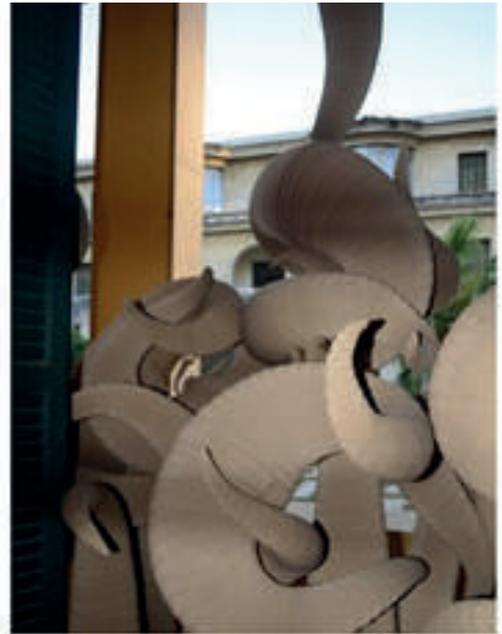
Les artistes sont aussi éclectiques. Du spectaculaire Flamand, Arne Quinze, qui pose partout des forêts de poutres orange. Au moqueur Wang Du qui bouche les orifices du lieu avec des annales brésiliennes grises comme les années d'oppression. La prison Sainte-Anne d'Avignon a mis cet été l'art contemporain au cachot avec «La Disparition des lucioles». Ici, chaque chambre nue, chaque alcôve apporte un contexte particulier, souvent bluffant, à l'art. Un escalier majestueux? Il est noyé au pied par un étang noir, mélange d'eau de soja, signé Per Barclay. Au-dessus des marches, le mobile argenté mat de Xavier Veilhan joue les constellations perdues.

Le commissaire de cette «Invasion créative», Marc Pottier, vit à Rio, ce qui lui permet de marier finement les artistes latino-américains et les autres. Le Mexicain Hector Zamora a filmé une performance verte comme la forêt équatoriale: 40 hommes musclés ont jeté de concert des plantes tropicales depuis les fenêtres du premier étage dans le patio, créant un tableau vivant et symbolique. Le Brésilien Henrique Oliveira, qui époustoufle le



Les artistes sont aussi éclectiques. Du spectaculaire flamboyant, Arne Quinze, qui pose partout des forêts de poutres orange. Au moqueur Wang Du qui bouche les orifices du lieu avec des annales brésiliennes grises comme les années d'oppression. La prison Sainte-Anne d'Avignon a mis cet été l'art contemporain au cachot avec «La Disparition des lucioles». Ici, chaque chambre nue, chaque alcôve apporte un contexte particulier, souvent bluffant, à l'art. Un escalier majestueux? Il est noyé au pied par un étang noir, mélange d'eau de soja, signé Per Barclay. Au-dessus des marches, le mobile argenté mat de Xavier Veilhan joue les constellations perdues.

Le commissaire de cette «Invasion créative», Marc Pottier, vit à Rio, ce qui lui permet de marier finement les artistes latino-américains et les autres. Le Mexicain Hector Zamora a filmé une performance verte comme la forêt équatoriale: 40 hommes musclés ont jeté de concert des plantes tropicales depuis les fenêtres du premier étage dans le patio, créant un tableau vivant et symbolique. Le Brésilien Henrique Oliveira, qui époustoufle le public avec son labyrinthe végétal au MAC de Sao Paulo, donne ici corps à un fantôme. Un vrai melting-pot artistique.





Photographs, installation de Wang Du (2007). PHOTO GALERIE LAURENT GODIN, PARIS

JOURNALISME Les fondateurs de la revue ont déclenché les foudres d'une partie de la profession avec leur manifeste contre la conversion numérique à tout crin.

«XXI», un pavé dans la mare aux canards

Par ISABELLE HANNE

C'est en partie parce qu'il commence par une question provoc que le manifeste, écrit par les fondateurs de la revue XXI, a fait sortir de ses gonds une partie de la profession. Une question rhétorique, d'ailleurs... Quand les auteurs, Laurent Beccaria et Patrick de Saint-Exupéry, entament leur texte par ces phrases, «Et s'ils avaient tort? Et si la "conversion numérique" était un piège mortel pour les journaux?», les vingt pages suivantes apportent la réponse, leur réponse, sans équivoque : oui, ils ont tort.

«**FOLIE**». Les deux auteurs parlent du haut des cinq ans de succès de leur trimestriel XXI, fêtés ce mois-ci. Leur manifeste défend «un autre journalisme», «un journalisme utile», loin des contraintes

des annonceurs, loin des diktats du marketing, des impératifs de clics et d'audience, du bâtonnage de dépêches et du «journalisme assis». En ces temps de crise de la presse, de remise en question du sec-

«Personne ne peut être contre Internet ! Un journalisme sans Internet, ça n'a aucun sens. Mais un journalisme seulement à travers Internet, ça fait réfléchir.»

Laurent Beccaria cofondateur de XXI

teur, de tâtonnements, d'échecs, les réactions au texte ont été nombreuses. Un peu d'enthousiasme, beaucoup d'agacement : le manifeste referait le procès des Anciens contre les Modernes, du papier

contre le Web ; refuserait de regarder devant, parce qu'hypnotisé par un journalisme anachronique ; serait donneur de leçons ; défendrait uniquement son modèle, pas transposable partout.

«On a été surpris par certaines réactions : ça révèle une presse encore plus inquiète qu'on ne le pensait, indique Laurent Beccaria. La question, ce n'était pas "est-ce qu'on a tort de faire du journalisme numérique", mais "a-t-on raison de migrer du papier vers le numérique?" précise-t-il. Nous, on pense que cette migration, c'est une folie.» Il répond point par point aux critiques : «Ce n'est pas, évidemment, une question de support, web ou papier, mais de contenu. Personne ne peut être contre

Internet ! Le numérique offre plein de potentialités, c'est une évidence. Un journalisme sans Internet, ça n'a aucun sens. Mais un journalisme seulement à travers Internet, ça fait réfléchir. » Plusieurs acteurs du numérique ont reproché au manifeste de renoncer trop vite, de conclure à l'échec trop tôt. La presse est dans une zone grise, entre deux mondes, deux ères. Beccaria estime au contraire que sur le Web, « au bout de dix ans, on peut faire les comptes, et c'est effarant. Plus personne n'oserait dire qu'il croit à un modèle tout gratuit financé par la publicité. »

« **CHAIR.** Avec XXI, Beccaria et Saint-Exupéry ont, quant à eux, trouvé un modèle, économique et éditorial. La revue est rentable, avec près de 50 000 exemplaires vendus en librairies par trimestre à 15,50 euros le numéro, et sans aucune ressource publicitaire. Elle a fait le pari du long : reportages, récits, interviews, portraits, portfolios, BD reportages. Et a rapidement fidélisé son public. « Face au profond bouleversement dans lequel on est plongé, on a eu envie de mettre sur pause, et de réfléchir, explique Laurent Beccaria, également fondateur de la maison d'édition Les Arènes. Quel journalisme veut-on de pratiquer ? » Quel chemin emprunter ? Quel modèle économique ? Pour quel format ? Face au désarroi du secteur, toute leçon est bonne à prendre... »

Premier enseignement tiré en cinq ans de XXI : le lecteur n'est jamais celui qu'on croit. « Tout le monde nous disait qu'on allait avoir un lectorat très parisien, très professions intellectuelles. En fait, on a des étudiants, des retraités, des pépiniéristes, des banquiers, des infirmières, des lecteurs de province... L'erreur, c'est de vouloir définir un portrait-robot du lecteur. » Le manifeste dénonce d'ailleurs la faille du marketing.

Autre enseignement : l'absence de publicité a été vécue comme un gage d'authenticité par le lecteur. « C'est ce principe de valeur qui a fonctionné », analyse Laurent Beccaria. Sur Internet, les sites d'infos ont « perdu le sens », ont perdu « l'utile ». « Les médias doivent redevenir vivants, avoir de la chair. Un média, c'est un langage, un univers, un espace qui a trouvé son utilité, et donc son économie. » Les auteurs encouragent à la refondation d'une « presse post-Internet ». Non pas une presse sans Internet, mais « une presse qui a pris acte de l'existence d'Internet : à quoi ça sert de sortir tous les jours un journal dont 80% sont déjà sur Internet ? »

Mais le texte plaide surtout pour sa propre formule : une presse de niche, à faible tirage, à périodicité espacée. « Non, rétorque Beccaria, il y a d'autres espaces possibles, avec une même approche de l'actualité. » D'ailleurs, les deux cofondateurs de XXI ont en tête un projet « un peu plus qu'embryonnaire » mais dont ils ne veulent pas dire grand-chose, à part ceci : c'est un hebdomadaire. ◆

VERBATIM

« En basculant sur le Web, le journalisme ne change pas simplement de support, il change aussi de nature. »

« Durant sa semaine de travail, le journaliste d'écran ne voit souvent du monde extérieur que le chemin qu'il emprunte, matin et soir, pour se rendre à son bureau open space. »

« La presse ne sera plus jamais le porte-voix qui permet de s'adresser à des millions de lecteurs, comme elle le fut hier. »

Extraits du manifeste de la revue XXI

SABINE TORRES FONDATRICE DU PURE PLAYER PAYANT DIJONSCOPE :

« Je partage leurs valeurs à 200% »

« C'est un texte fédérateur : il n'y a pas l'ombre d'une attaque contre le journalisme en ligne de qualité. »



DR

C'est un manifeste de la presse indépendante, quel que soit le support, et je partage leurs valeurs à 200%. Il ne dénonce personne, mais il met tout le monde en porte-à-faux. C'est un miroir.

« Je ne crois pas en un nouveau journalisme : on fait du journalisme ou on n'en fait pas. Il n'y a pas de petit sujet ou de petit angle, et il ne peut pas y avoir de petits journalistes et de petits éditeurs avec des petites commissions. Je crois que l'éthique et la déontologie ne sont pas incompatibles, au contraire, avec la croissance rentable de nos entreprises de presse. Notre mission a toujours été claire : informer, analyser, critiquer, témoi-

gner. Le journaliste ne produit pas de contenus, il produit de l'information qui a du sens et qui est diffusée sur différents canaux.

« Le journalisme en ligne n'est pas qu'un catalogue de liens. Le desk, avec le journaliste assis et figé derrière son écran, n'est pas la norme qui résume ce qu'est la presse en ligne. A Dijonscope, on n'est pas obsédé par le nombre d'articles à sortir, ni par l'audience : ce n'est pas parce qu'un article fait du clic qu'il va générer de l'abonnement. Il faut arrêter de prendre les lecteurs pour des ânes : ils s'en rendent compte. On est comme un couple, les journalistes et les lecteurs. C'est l'homme qui a trompé sa femme pendant des années et qui cherche à retrouver sa confiance : forcément, il va ramer. »

<http://www.dijonscope.com>

CHRISTOPHE ERNAULT FONDATEUR DU TRIMESTRIEL «SCHNOCK» :

« Ils sont gonflés de faire la leçon »

« Le manifeste, je le trouve très long. C'est bien de mettre les pieds dans le plat et de dire qu'il y a une espèce de mi-



DR

rage collectif sur la viabilité économique des grands titres sur le Web. L'analyse des médias est juste, mais la dernière partie du texte, c'est vraiment un mélange d'auto-promo et de conseils au Monde. Je les trouve assez gonflés de faire la leçon à toute la profession. Surtout si c'est pour mettre en avant la BD reportage comme avenir du journalisme... Faut pas oublier que XXI, c'est 50 000 exemplaires, et qu'il y a plus de 60 millions de Français ! Il ne faut pas délirer sur notre portée.

« L'information ne peut pas être « belle » [comme le propose le manifeste, ndr] : les chiffres du chômage ne sont pas beaux, l'impossibilité qu'ont certains Français de se soi-

gner convenablement, non plus. « Les rédactions web qui font du journalisme assis, c'est un fait. S'il n'y avait pas de lecteurs pour les news bidon des sites, il n'y aurait pas de news bidon. Avec Internet, on peut comptabiliser les clics : c'est la porte ouverte à la démagogie permanente. Mais ce n'est pas une valeur en soi d'être sur le terrain. Si on envoie un débile mental à Kaboul, il reste débile mental. L'appel à un anti-formatage appelle à un autre formatage : à XXI, ils veulent que tout le monde fasse comme eux ? Ce serait un autre conformisme. On peut faire des super papiers assis, debout, chez soi, à Kaboul. Un bon papier vient de l'écriture, de l'expertise. On peut écrire des choses fabuleuses dans un open space derrière son ordi. »

<http://larevueschnock.com/>

ARNAUD MERCIER RESPONSABLE DE L'OBSERVATOIRE DU WEBJOURNALISME :

« Une nostalgie d'un passé idéalisé »

« Tout ce qui sert à réfléchir sur la presse est salubre. Le manifeste de XXI dit un certain nombre de vérités sur



DR

les dérives du journalisme aujourd'hui. Mais il maquille habilement une forme de nostalgie d'un passé idéalisé sous la forme d'un projet de développement pour l'avenir. Il idéalise des modèles économiques qui correspondent à des logiques de niche, et qui ne sont pas des modèles transposables. Dans le cas de XXI, ça marche parce que, justement, ils ne font pas comme les autres !

« Leur vision du Web est caricaturale. Bien sûr qu'il y a, malheureusement, du journalisme assis, du bâtonnage de dépêches. Mais il y a aussi du live tweet, du data, des webdocs, de la vidéo, de l'animation de communauté au bon sens du terme. Le live

tweet par exemple, ça permet de donner au public un regard critique immédiat, une intelligence collective. Internet n'est pas un système de

contraintes qui vous oblige à faire du mauvais journalisme : c'est un formidable outil de travail et, au contraire, je pense que les rédactions n'y mettent pas assez de moyens. La mission des journalistes, c'est de s'insérer dans les communautés, dans les flux, pour faire de l'info recoupée, vérifiée.

« Le terrain et l'écran ne sont pas incompatibles : vous pouvez valoriser votre travail de terrain sur Twitter, par exemple, ou repérer des sujets d'enquête sur Internet. Il ne faut pas tout idéaliser : une grande partie du journalisme d'investigation, par exemple, se fait par téléphone ! »

<http://obsweb.net>

PAUL ACKERMANN RÉDACTEUR EN CHEF DU HUFFINGTON POST :

« L'info gratuite, c'est utile »

« Les auteurs du manifeste défendent une niche. Arrêt sur images, Mediapart, le Canard enchaîné, c'est super



AFP

que ça marche, mais ça ne peut pas s'appliquer à des sites d'actu généraliste, qui sera toujours disponible gratuitement sur Internet. Ce qui m'attriste, c'est de ne vouloir qu'un seul modèle. L'info généraliste gratuite, c'est utile aussi. Le manifeste affirme que la presse ne s'adressera plus à des millions de lecteurs : le Net permet de s'adresser au plus grand nombre. On ne peut pas attendre trois semaines pour lire un long papier. On a besoin de savoir ce qu'il s'est passé pour participer au débat démocratique.

« La publicité est depuis longtemps la ressource principale de nombreux journaux. Les inconvénients qui vont avec, les journaux pa-

pier les connaissent depuis longtemps ! Ce n'est pas Internet qui a inventé ça. Tout comme la mise en scène de l'information et

l'audience. Sur le papier, on a l'audience mois par mois ; sur Internet, on l'a minute par minute, mais le résultat est le même. Je ne pense pas qu'il y ait un changement de paradigme à ce niveau-là. Et ce n'est pas parce qu'on fait beaucoup d'audience qu'on récolte de la pub : les annonceurs sont très attachés à l'image d'un site.

« Au Huffington Post, le gratuit payé par la publicité, avec de l'actu en temps réel, c'est le cœur même de notre modèle. On sait bien que si on était payant, on n'existerait pas. Et il existe des sites gratuits et rentables : Slate par exemple, contrairement à ce qu'il écrit le manifeste. »

www.huffingtonpost.fr

Recueilli par I.H.

The New York Times



CHESTER HIGGINS JR./THE NEW YORK TIMES

The Armory Show The Chinese conceptualist Wang Du's "Image Absolve," a circle of 30 life-size white busts of Osama bin Laden at Laurent Godin, part of this art fair at Piers 92 and 94.

The Old New Here, the New New There

Many people think that art fairs represent the erosion of art by forces of the marketplace. I suggest that the opposite might be the case. Maybe art is using available systems of training, display and distribution, as well as artists themselves, for its own mysterious ends.

KEN JOHNSON
ART REVIEW

turned people into artists on contact. Not everyone would have been susceptible, but some would, and through them — with the help of genetic mutation — art would propagate itself in forms appropriate to the social and historical development of its hosts.

This theory does not explain what art is trying to do beyond reproducing itself. But fortunately there are a number of art fairs going on this week in New York, which means there is a lot of new

art in town about which to speculate. The main attraction is The Armory Show at Piers 92 and 94. Here 228 dealers are presenting artworks in two different sections, one devoted to 20th-century art, the other to 21st.

In the Modern (20th-century) section, the alien virus theory will seem less plausible because most of what is there has been culturally assimilated and therefore looks familiar. Nevertheless there are some fine things, most notably

an excellent display of subtle, deceptively modest but tough still lifes and landscapes — paintings, watercolors and etchings — by the beloved Giorgio Morandi at Galerie d'Arte Maggiore.

Louis Stern has an excellent display of abstract, gridded, striped and curvy paintings by the California Modernists Karl Benjamin, John McLaughlin and Lorser Feitelson, while Carl Hammer is showing outsider artists like Henry Darger and Martín Ramirez and antic

and strange works by the Chicago Imagists Ed Paschke and Karl Wirsum.

"Girls, Girls, Girls," a jam-packed theme show at Chowaiiki, includes sexy paintings by John Wesley, a Picasso "Weeping Woman" remade in powdered pigment and photographed by Vic Muniz, and a lovely little day-glo "Marilyn" in a purple frame by Andy Warhol. The Modern section's most im-

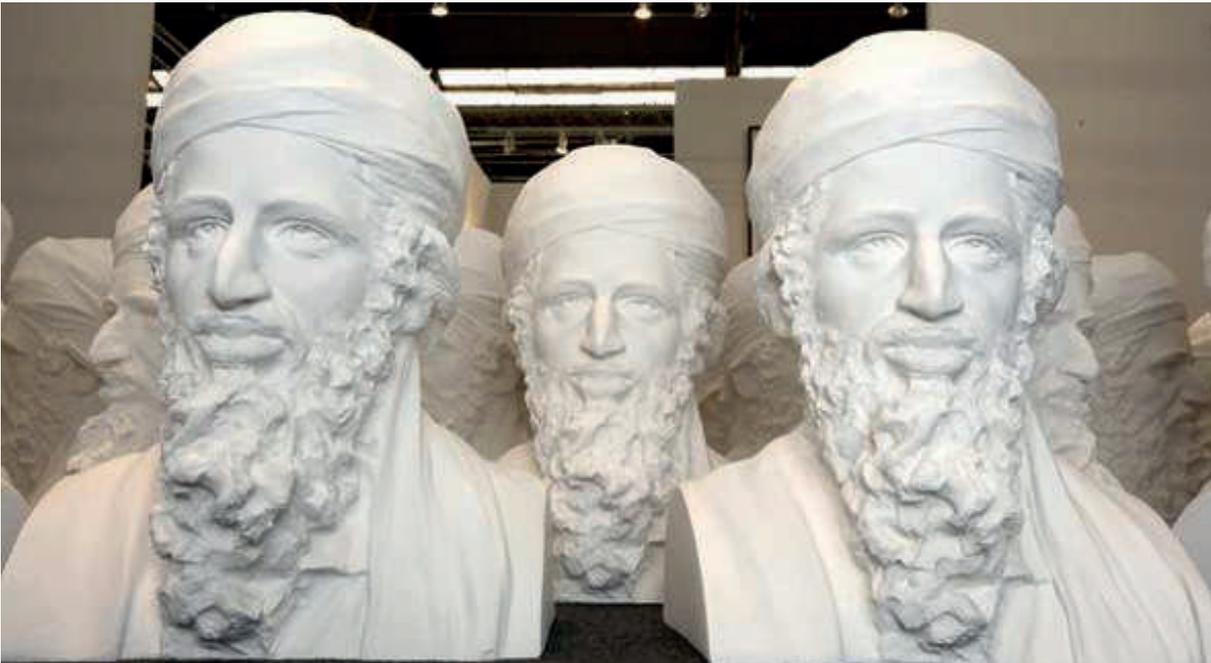
Continued on Page 30

The New York Times

ART REVIEW

The Old New Here, the New New There

Armory Show, Modern and Contemporary, at Piers 92 and 94



By **KEN JOHNSON**

Published: March 8, 2012

Many people think that art fairs represent the erosion of art by forces of the marketplace. I suggest that the opposite might be the case. Maybe art is using available systems of training, display and distribution, as well as artists themselves, for its own mysterious ends.

Maybe art arrived on earth long ago in the form of an intelligent virus that turned people into artists on contact. Not everyone would have been susceptible, but some would, and through them — with the help of genetic mutation — art would propagate itself in forms appropriate to the social and historical development of its hosts.

This theory does not explain what art is trying to do beyond reproducing itself. But fortunately there are a number of art fairs going on this week in New York, which means there is a lot of new art in town about which to speculate. The main attraction is [The Armory Show](#) at Piers 92 and 94. Here 228 dealers are presenting artworks in two different sections, one devoted to 20th-century art, the other to 21st.

In the Modern (20th-century) section, the alien virus theory will seem less plausible because most of what is there has been culturally assimilated and therefore looks familiar.

Nevertheless there are some fine things, most notably an excellent display of subtle, deceptively modest but tough still lifes and landscapes — paintings, watercolors and etchings — by the beloved Giorgio Morandi at Galerie d'Arte Maggiore.

Louis Stern has an excellent display of abstract, gridded, striped and curvy paintings by the California Modernists Karl Benjamin, John McLaughlin and Lorser Feitelson, while Carl Hammer is showing outsider artists like Henry Darger and Martín Ramírez and antic and strange works by the Chicago Imagists Ed Paschke and Karl Wirsum.

“Girls, Girls, Girls,” a jam-packed theme show at Chowaiki, includes sexy paintings by John Wesley, a Picasso “Weeping Woman” remade in powdered pigment and photographed by Vic Muniz, and a lovely little day-glo “Marilyn” in a purple frame by Andy Warhol. The Modern section’s most impressive female figure, however, is a giant, comical ceramic nude sitting at Nancy Hoffman: Viola Frey’s “Seated Stubborn Woman, Orange Hands.”

It is in the Contemporary (21st-century) section, where the newer work is in greater quantity, that you may sense something weird going on. The feeling is muted because exhibitors’ cubicles are laid out in gridded blocks separated by long straight corridors. This gives the impression that art is under rational, top-down, human control. A truer image of art’s collective action would be something resembling a big circle that is constantly expanding in all directions, as the known mutates and nibbles away at the great unknown, leaving in its wake what we call art history. Seen through another metaphor, artists on the outer edge are like ants, each busily doing his own thing and unknowingly contributing to a whole whose nature and purpose they and we can only guess at.

Rob Voerman’s “Dawn of a New Century” at Upstream is emblematic. It is a bulbous, walk-in hut constructed of torn and battered pieces of cardboard cartons. Rough, projecting boxes frame small, green glass windows, creating a dusky, verdant light within, where you can sit on a bench and have a shot of whiskey decanted from a bottle on a shelf at the entrance. Outside you see the remains of a gridded, partly burned structure with exposed red and yellow studs and flat gray panels: the order of 20th-century constructivism has given way to post-apocalyptic hive making. Green, we should bear in mind, is the color of new growth and hope.

Art in our time is attracted to our anxieties, which artists of the mid-20th century tended to experience tragically. Now humor — mordant or zany — is the default mode. At Laurent Godin the Chinese conceptualist Wang Du displays a circle of 30 life-size white busts of Osama bin Laden. This is a topical one-liner, perhaps, but the title, “Image Absolue,” is suggestive of something more. Bin Laden haunts contemporary imagination as a figure not only of evil but also of unwavering conviction. In modern secular society such purity of purpose is mystifying and frightening, yet somehow also compelling. Making him the butt of a joke does not entirely undo his lingering, enigmatic threat to Western complacency.

At Ambach & Rice the mode is hilarity. Eric Yahnker, a Los Angeles animator turned artist who has worked on “South Park” and other shows, presents a series of large drawings, including one of a Tyrannosaurus rex surfing called “Endless Summer.” The walls surrounding the drawings are decorated with more than 300 used baseballs bearing forged autographs not of players of the game but of celebrities like Keanu Reeves, Leonard Cohen and Bill Cosby. Mr. Yahnker is working hard to stay ahead of the curve of ridiculousness in contemporary life.

One thing for certain is that art no longer advances exclusively within the limits of traditional

disciplines. There is a ton of painting here, and it is all over the place in stylistic terms, from the postcard size, photorealist pictures of nondescript suburban homes, stores and roadside signs by Mike Bayne at Mulherin to the big, colorful, Pop-Expressionist canvases of Bjarne Melgaard at Greene Naftali. Painting is far from dead; it just does not feel the need to progress linearly, and that is a good thing.

One of the most remarkable works here attempts to capture the evanescent in nature. At Sean Kelly, Leandro Erlich presents a natural-history-museum-style vitrine displaying nine diminutive clouds. He created these miniature atmospheric wonders by spraying white paint on plexiglass panels, which he then organized in groups of 15 aligned front to back. The layers visually coalesce into amazingly realistic, holographlike images. Each is labeled according to time and place — they were all supposedly observed in London — slyly satirizing the Enlightenment fantasy of encyclopedic omniscience.

The artist who probes nature directly with nothing but a brush or pencil is evidently rare these days, which makes the extraordinarily sensitive, small graphite drawings of outdoor scenes by Tom Fairs at K S Art all the more arresting. You could mistake them for studies by someone like Monet or Pissarro, but they were made from 1998 to 2004 by this little known British artist. They are a good reminder that the veil between what we know and what we don't know is always right in front of our eyes.

Il était une fois

Les médias ont-ils trop de pouvoir?

«**N**otre rôle n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, disait Albert Londres (1884-1932). Il est de porter la plume dans la plaie.» Comme la plupart des autres modèles classiques du journalisme, tel Joseph Pulitzer aux Etats-Unis, le journaliste français situait l'activité la plus salubre du métier sur le territoire sombre et dangereux des faits inconnus, des faits cachés ou incompris qui méritaient d'être «révélés» à la connaissance ou à la compréhension du public. Depuis un siècle, des prix sont attribués aux professionnels les plus doués dans cet exercice de mise en lumière. Les meilleurs sont récompensés pour avoir mis le doigt «dans la plaie», là où ça fait mal: pour guérir la plaie? Ou seulement pour faire mal?

La question, débattue depuis longtemps, rejaillit brusquement ces jours-ci à cause d'une technologie qui permet de modifier d'un seul coup les rapports de propriété de l'information: le domaine de l'Etat peut être reversé en quelques jours sur le domaine public; les secrets des entreprises, des groupes ou des individus, peuvent être percés et dispersés. Le patient et «glorieux» travail de recherche de l'information, balisé par des codes juridiques et culturels lentement négociés dans les parlements entre le droit de réserver des uns et le droit de savoir des autres, est soudainement dépassé par une machine à ouvrir les coffres: WikiLeaks est le message, aurait dit Marshall McLuhan, auteur dans les années 1960 d'une formule prémonitrice de l'ère électronique: «le message, c'est le médium».

S'imposant comme nouvelle frontière du possible, le réseau internet déclenche une polémique de fond: cherche-t-il à guérir la «plaie» du secret, comme disent



Joëlle
Kuntz

ses partisans, ou seulement à faire mal, «par esprit de revanche» comme affirme l'un de ses plus fanatiques adversaires, l'ancien ministre des Affaires étrangères français Hubert Védrine? La question d'après suit automatiquement: autoriser ou sévir?

Le choc est trop récent, les acteurs et spectateurs trop sonnés pour qu'une réponse raisonnable et durable soit trouvée. Mais quelle qu'elle soit, elle s'inscrit dans le cadre d'une discussion plus ancienne et récurrente sur le pouvoir des médias et la place qu'il convient de leur faire dans la société. Le même Védrine qui considère comme «dangereuse» l'idée de la «transparence totale» juge «inoffensifs» les «ragots» publiés par WikiLeaks. Comme lui, des armées de bonnes gens dénoncent dans le même souffle le pouvoir des médias et leur insignifiance. Comment comprendre?

Daniel Cornu a pris la peine de faire l'historique des théories qui se sont succédé sur le pouvoir des médias. Son essai est instructif et plaisant pour qui préfère les ambiances d'impasses aux boulevards intellectuels débouchant sur des conclusions triomphales. Il nous ramène deux siècles en arrière comme si c'était hier matin. Alexis de Tocqueville, à propos de la presse en Amérique: «Il n'y a réellement pas de milieu entre la servitude et la licence. Pour recueillir les biens inestimables qu'assure la liberté de la presse, il faut savoir se soumettre aux maux inévitables qu'elle fait naître.» Les «biens»: «garantir la liberté par la surveillance des pouvoirs», «dévoiler sans cesse les secrets ressorts de la politique», «forcer les hommes politiques à comparaître devant le tribunal de l'opinion». Les «maux»: «s'attaquer grossièrement,



Le message, c'est le médium, disait l'intellectuel Marshall McLuhan. L'artiste chinois Wang Du lui emboîte le pas en représentant, avec «Photographs» (2007, dimensions variables), une ville tout en journaux. ARCHIVES

sans apprêt et sans art, aux passions», «laisser là les principes pour saisir les hommes, mettre à nu leurs faiblesses et leurs vices»... Tout cela fait-il un pouvoir? La presse, «qui sait si bien enflammer les passions, dit Tocqueville, ne peut cependant les créer à elle toute seule».

Gabriel Tarde (1843-1904) croit au contraire au pouvoir de la presse. «Tous les matins, écrit l'auteur de *L'Opinion et la foule*, les journaux servent à leur public la conversation de la journée.» Même ceux qui ne lisent pas les journaux, «causant avec des lecteurs de journaux, sont forcés de suivre l'ornière de leurs pensées d'emprunt... Il suffit d'une

plume pour mettre en mouvement des millions de langues.» C'est ainsi que se forme l'opinion publique.

Des cohortes de sociologues vont tenter de vérifier s'il en est bien ainsi. Modèles et théories se succèdent, aux Etats-Unis, en Allemagne, en France. En guide, Daniel Cornu mène son monde à travers eux jusque vers les Cultural Studies qui, à partir des années 1960, remettent le public réel au centre des préoccupations. Un Richard Hoggart signale ainsi que malgré une culture de la presse populaire qui tend à favoriser le conformisme et l'évasion, les lecteurs ne prêtent à leurs journaux qu'une attention «oblique» et «mon-

chalante». Cette presse-là, résume Cornu, «n'induit aucune confusion entre le monde réel et le monde représenté, le mode de vie des lecteurs n'en est guère affecté, leurs opinions politiques ne s'en trouvent pas modifiées».

La messe n'est pas dite pour autant. La question du pouvoir des médias n'est pas tranchée. On ne sait pas ce qu'y changera WikiLeaks. Daniel Cornu remarque toutefois ironiquement que ce n'est jamais sur soi que les médias exercent du pouvoir mais sur «les autres».

Daniel Cornu, *Les médias ont-ils trop de pouvoir?* Médiathèque, Seuil, 2010.

Zoom [+]



Le manoir - A house is not a home - DR ©

De l'art à la maison, de la maison à l'art

Une vingtaine d'artistes contemporains s'exposent dans un manoir d'Indre-et-Loire, invités par la propriétaire des lieux à **"habiller un morceau d'habitat"**. Avec **"A house is not a home"**, découvrez une exposition singulière qui suscite la réflexion. Figure de la vie, autoportrait, repère, musée... La maison dévoile ses facettes intimes.

Nazelle, village d'Indre-et-Loire. Là, non loin du château d'Amboise, célèbre puisque Léonard de Vinci y rendit son dernier souffle, se dresse le manoir de La Calmeleterie, *"une folie du XIXe siècle en style troubadour, revue par Gustave Eiffel, qui a laissé à sa signature de fer"*, d'après la description qu'en fait l'écrivain Marc Lambron. L'artiste régional Albert Thomas l'a fait ériger en surplomb de Loire pour en faire son atelier. Ingrid Brochard, fondatrice du magazine *"Be contemporary"*, y a d'abord posé ses valises, avant de l'abandonner peu à peu. Cette maison, explique-t-elle, *"je l'ai achetée il y a dix ans, je l'ai restaurée, je l'ai habitée... puis j'ai déménagé. J'en ai alors retiré tous mes effets personnels. A part les meubles, la maison était vide et j'y allais de moins en moins. J'ai voulu la faire revivre à travers ma passion de l'art contemporain."*

"Habiller un morceau d'habitat"

Tout part donc d'une invitation... Et ce lieu d'artiste revient à sa vocation première, pour mieux la sublimer ! Vingt artistes actuels prennent ainsi possession de la demeure. Entrée, cuisine, chambre, salon, toilettes... Toutes les pièces sont investies une à une. Avec à la clé, des réflexions suscitées. Que nous révèle l'œuvre sur la maison, sur l'artiste, voire sur notre relation avec notre propre habitat ? Qu'est-ce qu'une maison ?

Chaque artiste déploie ainsi une des facettes intimes de l'habitat. *"Autoportrait"*, la maison se fait *"condensé d'existence humaine, appelant des voyages immobiles dans l'espace et le temps"*, explique Marc Lambron dans la présentation de l'exposition. *"Sans doute cela que Sophie Calle a voulu marquer en présentant ici un épisode de sa propre vie"* ; *"toit, coquille, une protection"*, la maison repère de la vie, cette vision semble illustrée notamment par l'œuvre de Wang Du, qui évoque les sans domicile fixe, ou encore par les oriflammes de Yan Pei-Ming. Heather Rowe, comme Daniel Buren, nous offre eux à voir la maison comme une ouverture sur le monde extérieur, une lumière également, à travers leurs cadres, miroirs et prismes colorés. Lieu de repos, de vie, d'enfance... Tour à tour, de pièce en pièce, la maison se révèle ainsi au visiteur.

"A house is not a home"

"A house is not a home", c'est le titre d'une chanson de Burt Bacharat et Hal David : *"les paroles de cette chanson m'ont littéralement touchée"*, raconte Ingrid Brochard. *"J'ai ressenti exactement ce que j'étais en train de vivre, c'est-à-dire que ma maison en Touraine avait été un foyer, mais n'était plus désormais qu'une maison. Il n'y avait plus son intimité, son côté chaleureux (...) je me suis dit que ça deviendrait le titre de mon exposition."* Comme le souligne Marc Lambron, Ingrid Brochard aurait pu transformer ce titre par cette maxime *"My house is your home"*, *"ma demeure est la vôtre"*. Cette exposition, ajoute-t-il, *"un kit, un kaléidoscope, une collision de hasard ? Oui, mais aussi une façon de répondre à cette question universelle : qu'est-ce qu'une maison ?"* A chaque visiteur de se faire son idée...

Pour un aperçu de l'exposition en images, cliquez sur suivant.

A house is not a home

Du 2 juillet au 2 septembre

La Calmeleterie

32 ter rue de Pocé

37530 Nazelles Négron

Du mercredi au dimanche de 14h à 20h

Entrée libre



Ingrid Brochard au centre d'un ensemble de sculptures en bronze et nickel, "Service Top Task for Games" (2007), réalisé par le Chinois Wang Du.

INGRID BROCHARD

"Tout est possible."

ZOOM Pendant dix ans, elle sillonne l'Asie pour acheter des cosmétiques qu'elle revend aux marques de la grande distribution. Les affaires marchent bien, elle s'offre un Warhol. Mais s'ennuie... et décide de changer de vie. Elle lance « Be Contemporary », un trimestriel consacré à l'art contemporain et investit de l'argent tout en faisant appel à Lancel et à Bollore. Elle devient productrice, à Direct 8, d'une émission de 26 minutes sur l'art contemporain, qu'elle présente pendant un an.

MÉCÉNAT L'été dernier, elle accueille dans sa folie tourangelle du XIX^e siècle qui fut l'atelier d'un artiste, les œuvres qu'une vingtaine d'artistes - comme Daniel Buren ou Claude Lévêque - avaient imaginées pour le lieu. Un rendez-vous gratuit qu'elle souhaite renouveler afin de faire découvrir l'art au public. L'hiver, elle prête sa maison à des amis artistes.

PROJET Art sans frontières, ou comment organiser des expositions sur des sites improbables ou dans des situations difficiles.

le prestigieux Prix international d'art contemporain, décerné par la Fondation Prince Pierre de Monaco.

« Ce que les femmes apportent au mécénat, explique Gilles Fuchs, c'est peut-être une vue plus humaniste de l'art. Et plus décontractée... Elles intègrent l'art dans leur vie, ce qui leur donne un certain recul, le temps d'être à l'écoute de leurs émotions et de comprendre ce qu'elles veulent soutenir. Pas sûr qu'elles accepteraient des cailloux qui pendent au milieu de leur salle à manger ou une autruche dans leur salon ! » Leur sens du contact et des échanges ainsi que leur engagement inépuisable en font les meilleures médiatrices du monde de l'art. À l'instar d'une Patrizia Sandretto Re Rebaudengo à Turin, Agnès b. et Maya Hoffmann ouvriront en France de grandes fondations d'art contemporain en 2010. Mais quels que soient leurs moyens, toutes donnent du sens à leur vie en devenant mécènes. ■

* Foire internationale d'art contemporain, du 22 au 25 octobre, au Grand Palais et dans la cour Carrée du Louvre, à Paris.

Performance ♦ Le plasticien Wang Du expose à Pékin.

La capitale des blocs

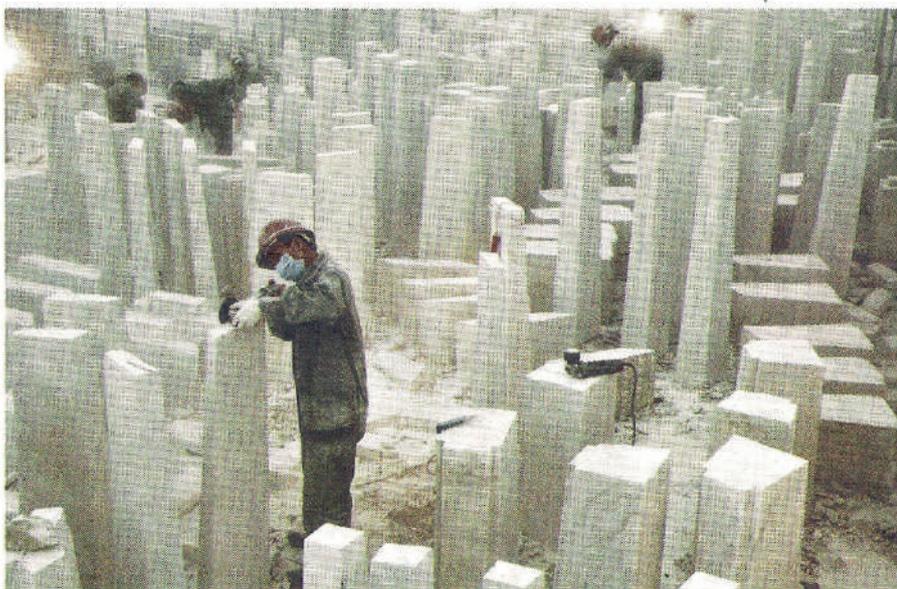
Les casques rouges sont alignés sur le mur blanc. Interdit d'entrer sur le «chantier» sans en mettre un sur la tête. Le masque est également conseillé. On enroule le rideau de plastique et on avance lentement sur la passerelle en équilibre, dans un vaste espace. En dessous, une vingtaine d'ouvriers taillent des blocs de marbre et construisent en direct un Pékin miniature. Les visiteurs ont l'impression de voir une ville se bâtir sous leurs yeux.

«Réalisme noctambule» est la dernière performance de Wang Du, 51 ans, l'un des artistes chinois les plus renommés. C'est l'exposition où il faut être ce week-end à Pékin. Les textos ont circulé, tout le monde s'y presse. Amateurs étrangers et élite chinoise confondus. La performance a lieu à Arario, une des galeries à la mode du Jiuchang Art district, l'un de ces quartiers de Pékin qui sont devenus, en un éclair, les lieux incontournables de l'art contemporain en Chine.

Poussière. Wang Du livre là un témoignage personnel sur l'urbanisation galopante de son pays. Il parle des «cultures et des vestiges» d'une civilisation de milliers d'années qui disparaissent dans les poussières des chantiers. La poussière est bien là. Les ouvriers qui attaquent le marbre à la scie circulaire ont la silhouette des travailleurs

migrants qui bâtissent la Chine jour et nuit. On ressort poudré de blanc, dans une ambiance quasi fantomatique. La performance de Wang Du durera deux mois, le temps de finir cette cité virtuelle. L'artiste, qui réside en France et enseigne à Paris VIII, n'a encore jamais exposé en solo dans son pays. Chemise et pantalon blancs, queue-de-cheval sur les épaules, il profite de l'effervescence autour de l'art contemporain qui agite la Chine. «Aujourd'hui, je lance ça. Demain, j'installe 365 missiles dans une fondation de Pékin. Et après, j'enchaîne avec l'installation d'un tunnel de 35 mètres de long qui arrive du Palais de Tokyo dans une autre galerie.»

Cote en hausse. Toute l'après-midi va se croiser le petit monde de l'art contemporain. Chinois branchés, hommes d'affaires, artistes, collectionneurs, étudiants. Talons hauts et sacs Vuitton –vrais ou faux–, les femmes font étalage de la mode pékinoise façon paillettes. Il y a à peine trois ans, Arario n'existait pas et le quartier de Jiuchang n'était qu'une banlieue comme une autre, au-delà du 5^e périphérique. Depuis 1975, l'endroit était surtout connu pour sa distillerie d'alcool, avant de s'improviser «art district» en 2005. Tout à côté d'Arario, on vient encore faire laver sa voiture au garage local. De vieux Chinois silencieux, habillés comme des paysans, re-



Un Pékin miniature, bâti dans des blocs de marbre, vu par Wang Du. PHOTO GILLES SABRIE

gardent passer les berlines aux vitres opaques. Les «officiels», sans qui rien ne se passe à Pékin, sont là aussi, avec leurs costumes noirs aux coupes démodées. Le gouvernement a longtemps pourchassé les artistes. Avant d'opérer un virage à 360 degrés, au fur et à mesure que la cote des œuvres s'envole. Aujourd'hui, le quartier compte cent studios d'artistes. Espaces ouverts et blancs de béton brut, architectures audacieuses. L'aventure d'Arario a été lancée par des investisseurs coréens, qui ont eux aussi décidé de miser sur le développement de l'art contemporain chinois depuis 2005. La galerie offre pas moins de 3000 mètres carrés à ses artistes. Et, comme de nombreuses autres, elle est capable de faire défiler les expositions à un rythme effréné. Plus d'une dizaine en une année, toutes plus spectaculaires les unes que les autres.

Envoyés spéciaux à Pékin ♦ PASCAL NIVELLE et FABRICE ROUSSELOT

Le marché de l'art en pleine explosion

L'art contemporain explose à Pékin, qui compte une vingtaine de quartiers d'art, où on trouve résidences d'artistes, musées privés, galeries high-tech et échoppes de copies. «L'art contemporain n'échappe pas à la règle du marché chinois, explique une spécialiste, quand un marchand de lampes réussit, des dizaines de marchands de lampes s'installent dans la même rue, avec le pire et le meilleur.» Tout est parti d'une friche industrielle du quartier de Dashanzi, proche de l'aéroport. En 2002, la galerie japonaise BTAP et des artistes tels que Huang Rui colonisent des usines militaires à moitié fermées, nommées 798. Trois ans plus tard, la zone était devenue la plaque tournante de l'art contemporain chinois.

Toujours propriétaires, les militaires ont alors augmenté les loyers, chassant les artistes et louant les espaces à des agences de relations publiques. Il y a aujourd'hui plus de défilés de mode que d'expositions de qualité à Dashanzi, envahi par les touristes. Mais l'exemple de 798 a été suivi. Regroupées en quartiers, les galeries prolifèrent. Dans le Jiuchang Art district ou le Caochangdi Art district, construit par l'architecte Ai Wei Wei, des galeries comme Arario ou Three Shadows rivalisent en qualité avec le Dashanzi underground d'avant 2005. Sauf qu'il y a beaucoup plus d'argent.

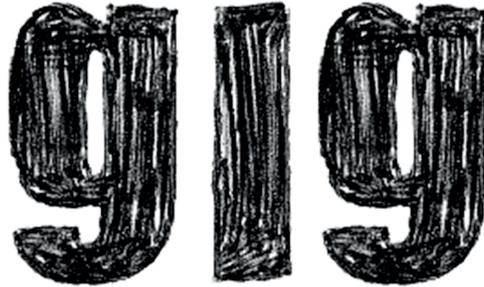
A Pékin ♦ P. N.



Wang Du ou la limite du ciel

Sept tonnes et onze mètres d'acier poli, le monumental Wang Du nous livre une fois de plus son gigantisme. Inaugurée le 7 janvier dernier, cette commande publique de la Ville de Paris, sise place Jules Renard, Paris XVII^e, en face de la caserne, rend un hommage solennel et éclatant aux pompiers de Paris. Rutilant comme un casque de sapeur, le beffroi d'acier, en reflétant les immeubles environnants en brique et de calcaire, révèle l'architecture parisienne typique des années 1930. Revisitant les formes de ce dispositif technique destiné à tester des conditions de sauvetage en temps réel, *La Tour d'exercice*, en accentuant la perspective, n'est pas sans évoquer la distorsion architecturale d'un Frank Gehry ou l'émanation de la cité *Métropolis* de Fritz Lang ou celle encore de la skyline de Shanghai. Suggère-t-elle alors la prolifération urbanistique chinoise de ses mégapoles et son nouvel empire impitoyable ?

Wang Du. *La Tour d'exercice*, 2007 hauteur 11 mètres. photo : Ville de Paris



Contact

Laurent Godin

laurent@laurentgodin.com

Lara Blanchy

lara@laurentgodin.com